

remarquable à plusieurs titres. L'époque qui va, en termes d'histoire littéraire, d'Alcuin à Rémi d'Auxerre est pourtant gourmande de textes grammaticaux et grande productrice de traités et de commentaires en la matière. L'intérêt que soulève la chose grammaticale va de pair avec la montée en faveur de Priscien dans les écoles monastiques.

L'absence de témoins carolingiens du traité signifie-t-elle simplement qu'aucun manuscrit le transmettant n'a été conservé ? Cela peut paraître étonnant au vu du nombre important de manuscrits grammaticaux réalisés à cette époque. Est-ce simplement que le texte n'était pas disponible dans les écoles du nord, malgré les arrivées massives de manuscrits en provenance de l'Espagne wisigothique, de l'Italie lombarde et des îles Britanniques vers la fin du VIII^e siècle ?

L'É. ne signale pas cette anomalie et l'index des 'lieux grammaticaux' n'est pas d'un grand secours pour savoir si le traité était connu des grammairiens carolingiens. Bien qu'on y lise les noms d'Alcuin, des *Artes Bern.* et *Lauresh.*, de Murethach, Remigius Aut. et Sedulius Scottus, aucun d'eux ne semble avoir connu le *De acc.* En reprenant l'exemple du passage cité plus haut, l'expression *poetica licentia*, quoique assez commune (elle se trouve chez Macrobe, Marius Victorinus, Quintilien, Servius), semble avoir joui d'une plus grande faveur chez les auteurs insulaires, car elle se lit à plusieurs reprises chez Bède (*De arte metrica* 3, 2, etc.), une fois chez Alcuin (*Orth.* 308, 31) et fréquemment chez Clemens Scot et Cruidmelus ; elle est employée aussi par Ermenrich (*Epistola ad Grimaldum*, c. 17), et Loup de Ferrière, ainsi que par la source commune aux commentateurs sur Donat de l'*Ars Lauresh.* et Sedulius Scottus.

Toujours est-il que l'É. qui ne discute pas de ce hiatus remarquable entre une composition supposée s'être déroulée au début du VIII^e siècle et son attestation

manuscrite au début du XI^e siècle, laisse son lecteur dans l'obscurité : comment faut-il interpréter cette dormance de près de trois siècles sans aucun intermédiaire carolingien ? Terminons en disant que malgré les remarques précédentes au sujet de l'introduction, il reste que l'établissement du texte proposé ici marque un réel progrès dans la mesure où l'édition repose sur une large base manuscrite et que son commentaire, ainsi que les nombreux index constituent un complément utile de guide à la lecture.

BIBLIOGRAPHIE

- Chin, C. M., 2008. *Grammar and Christianity in the Late Roman World*, Philadelphia.
- Holtz, L., 1975. « Édition et tradition de manuels grammaticaux antiques et médiévaux », *Revue des Études Latines*, 52, p. 75-82.
- 1977. « À l'école de Donat, de saint Augustin à Bède », *Latomus*, 36, p. 522-538.
- 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e siècle), et édition critique*, Paris.
- 1986. « Le contexte grammatical du défi à la grammaire: Grégoire et Cassiodore », in R. Gillet, J. Fontaine, S. Pellistrandi (éd.), *Grégoire le Grand. Actes du colloque de Chantilly, 15-19 sept. 1982*, Paris, p. 531-540.
- Passalacqua, M., 1978. *Il codici di Prisciano*, Roma.

Franck CINATO

UMR 7597 HTL, Univ. Paris Diderot,
CNRS, Sorbonne Paris-Cité

Badir, Semir, *Épistémologie sémiotique : la théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion, 2014, 416 p., ISBN 9782745328885

Comme le précise Sémir Badir dans les pages liminaires, *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de*

Louis Hjelmslev est moins un ouvrage d'exégèse de la pensée hjelmslevienne qu'un effort pour repenser la linguistique et la sémiotique dans le cadre de cette théorie. La thèse fondamentale, explicite dans le titre, est que la « théorie du langage » – la théorie hjelmslevienne –, est une épistémologie, c'est-à-dire, dans la définition qu'en donne Sémir Badir, « une théorie de la façon dont s'acquiert la connaissance dans et par le langage » (p. 8). Plus précisément, cette épistémologie se présente comme une « utopie », dans la mesure où elle propose une « construction idéale du langage en tant qu'objet de connaissance » (p. 12).

C'est à la mise en évidence de cette construction que s'attachent les cinq premiers chapitres de l'ouvrage. Le premier, intitulé « Données », s'efforce tout d'abord de préciser le type d'interprétation de la théorie hjelmslevienne mis en œuvre dans l'ouvrage. Alors que de nombreux interprètes évaluent la pertinence des concepts de cette dernière à l'aune des données empiriques, Sémir Badir entend pour sa part privilégier un autre ordre de données : celui des conditions. Il se conforme ainsi à une « prescription discursive » (p. 32) observée par les *Prolégomènes à une théorie du langage* : celle de la formalisation.

Le deuxième chapitre est consacré à la notion de théorie. Sémir Badir s'attache à cerner la nature de la théorie du langage, telle qu'on peut la définir à la lecture des textes de Hjelmslev. Celle-ci répond à un point de vue immanent sur son objet, par opposition au point de vue transcendant de la philosophie du langage, et est un « système déductif pur » (p. 55), dont le caractère empirique est assuré par les principes d'adéquation et d'empirisme, qui témoignent tous deux, selon Sémir Badir, d'une tentative de conciliation de contraires (respectivement : rationalisme et empirisme, arbitraire et adéquation) à portée épistémologique ; conciliation dont témoigne également le principe

d'immanence, dont l'originalité est justement d'avoir pour fonction de concilier ces contraires.

Dans le troisième chapitre est envisagée la définition hjelmslevienne d'une sémiotique. Au moyen d'une analyse minutieuse du *Résumé d'une théorie du langage*, analyse dont l'une des originalités est de porter, outre sur le texte proprement dit, sur les représentations graphiques, Sémir Badir caractérise la sémiotique comme une analyse hiérarchique (reposant sur des rapports dirigés) imposant une dépendance uniforme (c'est-à-dire dont le chemin ne repasse jamais par un même objet), et dont la spécificité est liée à la mutation qui en est constitutive. La mutation, que Hjelmslev définit dans le *Résumé d'une théorie du langage* comme une fonction entre dérivés de premier degré d'une seule et même classe ayant une relation avec d'autres dérivés de premier degré d'une seule et même classe appartenant au même rang, a selon Sémir Badir la particularité d'entrer dans une proportion, celle qui est instaurée entre les plans d'une sémiotique. Une sémiotique est par ailleurs le complexe de deux analyses continues : syntagmatique et paradigmatique, dont la première établit un procès, et la seconde un système. Cette notion de complexe d'analyses donne lieu, dans la suite du chapitre, à la construction de deux nouveaux concepts, dans le cadre d'une « typologie des complexes d'analyses » : ceux de polysémiotique et d'intersémiotique. Ces deux concepts visent à rendre compte des objets se situant à la croisée de plusieurs analyses sémiotiques distinctes, et impliquent ainsi une relation mutuelle entre deux plans appartenant à des hiérarchies distinctes d'un même objet ; ceux de la polysémiotique se comportent comme des plans d'expression, tandis que ceux de l'intersémiotique se comportent comme des plans de contenu.

Le quatrième chapitre est consacré

à la notion de texte, dont Sémir Badir affirme la radicale nouveauté. Sont alors distingués deux états de cet objet. Le texte se présente tout d'abord comme « texte épistémologique ». L'objet texte se caractérise en effet par son indistinction avec les moyens de sa connaissance et avec ses constituants, dont découlent une absence de fonction particulière, ainsi que le caractère illimité de sa manifestation (tout ordre de réalité peut devenir sémiotique). Or, comme tel, il est général par son universalité, ce qui en fait le corrélat d'un geste épistémologique rendant possible la connaissance d'un objet empirique. Le texte se mue néanmoins ensuite, en vertu de la puissance constitutive de l'analyse, en « objet de connaissance », transformation qui institue la distinction entre forme et substance, en lieu et place de la « matière » du texte épistémologique. En tant que tel, le texte est le résultat d'une analyse syntagmatique, déduction syntagmatique suivie d'une déduction paradigmatique dont le résultat est cette fois une langue. En tant que résultats d'une analyse (c'est-à-dire en tant qu'objets institués comme sémiotiques par l'analyse), texte et langue sont adéquats au donné, ce pour quoi ils peuvent en tenir lieu pour la connaissance.

Ils impliquent néanmoins deux analyses différentes – syntagmatique et paradigmatique –, dont l'articulation est examinée plus avant dans le cinquième chapitre, intitulé « Métasémiotiques » et consacré à la typologie hjelmslevienne des sémiotiques. L'analyse de la sémiotique connotative est uniquement syntagmatique, dans la mesure où aucun critère théorique ne permet de distinguer entre l'analyse paradigmatique qui s'exerce dans le cadre de la sémiotique dénotative, et celle qui s'exercerait dans celui de la sémiotique connotative. Inversement, les analyses des métasémiotiques (sémiologie externe et sémiologie interne) sont exclusivement paradigmatiques. Les sémiotiques dénotatives se singularisent ainsi par le

caractère tout à la fois paradigmatique et syntagmatique de leur analyse, analyse qui, comme telle, réunit deux mouvements inverses : de généralisation (analyse paradigmatique) et de particularisation (analyse syntagmatique).

Après ce parcours interprétatif de la théorie du langage, les deux derniers chapitres (chapitres six et sept) s'attachent, pour le premier, à un problème demeuré impensé dans cette théorie – le problème de l'expression –, et le second à un élargissement de celle-ci, dans le cadre d'un examen de l'épilinguistique culiolienne. Le problème de l'expression tient à la rencontre dans la définition de la métasémiotique (comme objet qui est une description) de deux indéfinissables : objet et description. Pour se préserver du danger inhérent à ce double statut de la description (manifestation sémiotique quelconque d'un objet et manifestation métasémiotique non quelconque d'une analyse), il faut élever l'objet à un certain degré de généralité. À ce premier niveau de généralité s'en ajoute en outre un second : celui de l'analyse universelle. Or, le mouvement de généralisation implique alors, pour la description, une primauté du plan de l'expression, plan en revanche parfaitement symétrique à celui du contenu lorsqu'il s'agit de l'analyse sémiotique. C'est en ce point que l'on peut distinguer entre sémiotique et phénoménologie, la seconde se distinguant de la première par la primauté qu'elle accorde, dans la description de l'analyse, au plan du contenu. Les deux niveaux de généralisation sont alors ceux du concept (général) et du transcendantal (universel).

Dans le dernier chapitre, Sémir Badir s'attache à établir les modalités d'une compatibilité entre les deux théories hjelmslevienne et culiolienne. La première établit que l'objet de la linguistique est passible d'une double analyse : générale et universelle ; la seconde reconnaît la dualité de l'objet de la linguistique : langue et

langage. Elles promeuvent ainsi deux articulations distinctes de l'objet et de la description, eu égard au problème de l'expression mis en évidence au chapitre précédent : la première accorde la primauté à l'analyse, la seconde à l'objet. Selon Sémir Badir, ces deux perspectives sont compatibles, mais distinctes, ce pour quoi il faut choisir entre les deux, nécessité qui atteste de la complexité et de la singularité de l'objet de la linguistique. Par ailleurs, le concept culiolien de langage est traductible dans les termes de la théorie du langage, et Sémir Badir postule ainsi *in fine* l'existence d'une *semiosis*, pendant sémiotique du langage culiolien. Y répond une épistémotique, permettant un franchissement depuis l'analyse polysémiotique vers l'analyse de la sémiosis, conçue comme activité sous-jacente aux analyses sémiotiques, et manifestant ce que Sémir Badir appelle en conclusion « le Divers, qui depuis l'aube des civilisations, interpelle les hommes » (p. 365).

La singularité et l'intérêt d'*Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev* sont donc d'offrir une analyse épistémologique minutieuse de la théorie de Hjelmslev, dont on peut contester la problématique, ainsi que les aboutissants, mais qui se révèle adéquate à son objet – la théorie hjelmslevienne en tant qu'épistémologie. Un autre intérêt de l'ouvrage est de mentionner et de commenter quelques textes inédits de Hjelmslev (voir p. 80, note 72 et p. 123-125), ainsi que de publier en annexe un texte inédit, « Glossematic procedure » (commenté p. 161 *sqq.*), qui plus est en donnant tout à la fois le texte original anglais et une traduction française.

Anne-Gaëlle TOUTAIN
 Univ Paris Sorbonne Nouvelle,
 UMR 7597 HTL, Univ. Paris Diderot,
 CNRS, Sorbonne Paris-Cité

Weinrich, Harald, *Linguistique du mensonge*, éditions Lambert-Lucas, traduit de l'allemand par Hélène Lucas, 2014, 70 p., ISBN 978-2-35935-122-4.

Rédigé en 1965 pour répondre à la question posée par l'Académie allemande de langue et de littérature « La langue peut-elle dissimuler la pensée ? », cet ouvrage – qui remporta le premier prix et qui fut six fois réédité et traduit en anglais (2006) – ne se limite pas à défendre l'idée que « le mensonge concerne vraiment la linguistique » (p.7), car son intérêt réside également dans le changement de point de vue qu'il induit sur un nombre conséquent de questions théoriques. Successivement professeur dans quatre universités allemandes (Kiel, Cologne, Bielefeld et Munich) avant d'occuper la chaire de langues et littératures romanes au Collège de France (1992-1998), Harald Weinrich (1927, –) expose ainsi dans la *Postface – Trente-cinq ans plus tard* son attirance théorique pour la « linguistique du texte » née en Europe centrale et précise en ces termes l'objectif qu'il poursuivait à l'époque :

« En écrivant *Linguistique du mensonge* j'avais aussi comme but, ou seconde intention, de tester l'efficacité de cette linguistique du texte nouvellement conçue à un objet qui de son temps se trouvait plutôt hors d'atteinte des méthodes de la linguistique. Le mensonge était jusque là le domaine des philosophes et des psychologues, des moralistes et des feuilletonistes. » (p. 62)

En effet, en définissant dans *Contre le mensonge* ce type de tromperie verbale comme correspondant à un *énoncé qui présente autre chose que ce que l'on sait ou pense avec une intention consciente de tromper*, Augustin oriente malgré lui le débat vers la philosophie morale et plus précisément sur des questions du type : « le mensonge est-il permis en cas de détresse ? », « existe-t-il un 'pieux mensonge' ? » ou encore « la fin justifie-t-elle les moyens ? » (p. 11). De plus, en posant la question de la vérité